Divertissement et patriotisme : la genèse des musées d'histoire à Montréal au XIX^e siècle

Hervé Gagnon

Volume 48, numéro 3, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305348ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305348ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, H. (1995). Divertissement et patriotisme : la genèse des musées d'histoire à Montréal au XIX^e siècle. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48(3), 317–349. <https://doi.org/10.7202/305348ar>

Résumé de l'article

Cette recherche propose une nouvelle source d'information concernant l'étude du discours historique au Québec au XIX^e siècle. Les musées d'histoire montréalais sont, en effet, influencés par les grands courants historiques de l'époque. On retrouve, d'une part, une muséologie du divertissement à vocation commerciale où l'histoire, principalement axée sur la Nouvelle-France, est présentée de façon héroïque et hagiographique. C'est le cas de l'*Eden Musée and Wonderland* et du Musée Lasalle. D'autre part, la muséologie savante de l'histoire véhicule les idéologies des groupes qui ont créé ces musées. Selon qu'il s'agisse du musée de l'Institut canadien ou du Château Ramezay, créé par la *Numismatic and Antiquarian Society of Montreal*, le discours historique trahit l'influence du radicalisme canadien-français ou d'un nationalisme à teneur pan-canadienne.

DIVERTISSEMENT ET PATRIOTISME: LA GENÈSE DES MUSÉES D'HISTOIRE À MONTRÉAL AU XIX^e SIÈCLE¹

HERVÉ GAGNON

Département d'histoire
Université de Montréal

RÉSUMÉ

Cette recherche propose une nouvelle source d'information concernant l'étude du discours historique au Québec au XIX^e siècle. Les musées d'histoire montréalais sont, en effet, influencés par les grands courants historiques de l'époque. On retrouve, d'une part, une muséologie du divertissement à vocation commerciale où l'histoire, principalement axée sur la Nouvelle-France, est présentée de façon héroïque et hagiographique. C'est le cas de l'*Eden Musée and Wonderland* et du Musée Lasalle. D'autre part, la muséologie savante de l'histoire véhicule les idéologies des groupes qui ont créé ces musées. Selon qu'il s'agisse du musée de l'Institut canadien ou du Château Ramezay, créé par la *Numismatic and Antiquarian Society of Montreal*, le discours historique trahit l'influence du radicalisme canadien-français ou d'un nationalisme à teneur pan-canadienne.

ABSTRACT

The present study presents a new source of information for the study of historical discourse in 19th-century Québec. History museums in Montreal were influenced by the major historical trends of the period. On the one hand, the Eden Musée and Wonderland and the Musée Lasalle produced an amusement-oriented and commercial museology where history revolved essentially around a glorious representation of New France. On the other hand, science-oriented museology conveyed the ideologies shared by the members of the scientific societies where it evolved. Thus, the Institut canadien museum showed the influence of French-Canadian radicalism while the Château Ramezay museum, created by the Numismatic and Antiquarian Society of Montreal, displayed a pan-Canadian vision of history.

Pour étudier le discours historique du XIX^e siècle, les historiens du Québec et du Canada se sont surtout basés, jusqu'ici, sur les

1. L'auteur tient à remercier John A. Dickinson, Jean Trudel et les évaluateurs de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, qui ont commenté la première version de ce texte.

publications historiques². De nouvelles sources d'information comme les cercles d'historiens³, la statuaire et les fêtes commémoratives⁴ se sont récemment ajoutées au dossier. Des recherches récentes⁵ permettent maintenant de constater que les musées d'histoire sont aussi influencés par les grands courants historiques et qu'ils peuvent nous éclairer sur le sujet.

Grâce aux sources institutionnelles et aux journaux locaux, il est possible d'observer le discours historique qui se rattache aux musées d'histoire montréalais au XIX^e siècle. Comme de l'ensemble du monde muséal de l'époque, les musées d'histoire montréalais se développent selon deux approches distinctes. On y retrouve, d'une part, une muséologie du divertissement à vocation commerciale, qui propose à un public général, de façon parfois spectaculaire, une vision édifiante de l'histoire. D'autre part, une muséologie savante, issue des sociétés savantes, présente des collections exposées de façon plus systématique. Créés et animés par des groupes socio-économiques distincts, ces musées mettent de l'avant une histoire au sein de laquelle les influences idéologiques apparaissent clairement.

1 - LES EXPOSITIONS ITINÉRANTES ET LA GRANDE HISTOIRE ÉTRANGÈRE

Avant même que n'apparaissent les musées d'histoire permanents au cours des années 1890, à l'occasion des festivités entourant le 250^e anniversaire de la fondation de Montréal, la muséologie de l'histoire prend d'abord la forme d'expositions temporaires, majoritairement itinérantes. Ainsi, sur un total de 62 expositions présentées à Montréal à l'extérieur d'une institution muséale au cours de la pre-

2. M. Brook Taylor, *Promoters, Patriots and Partisans. Historiography in Nineteenth-Century English Canada* (Toronto, University of Toronto Press, 1989), 294 p.; Carl Berger, *The Writing of Canadian History. Aspects of English-Canadian Historical Writing Since 1900* (Toronto, University of Toronto Press, 1986), 364 p.; Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. La Nouvelle-France de Garneau à Groulx* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1978), 474 p.; Fernande Roy, «Une mise en scène de l'histoire. La fondation de Montréal à travers les siècles», *RHAF*, 46,1 (été 1992): 7-36.

3. Fernande Roy, «'Rien n'est beau que le vrai': l'histoire aux débuts de la Société historique de Montréal», Jean-Rémi Brault, dir., *Montréal au XIX^e siècle. Des gens, des idées, des arts, une ville* (Montréal, Leméac, 1990), 99-108.

4. Denis Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France. Images d'un culte historique* (Montréal, Hurtubise HMH, 1988), 176 p.

5. Pamela Miller et Brian Young, dir., *La famille McCord. Une vision passionnée* (Montréal, Musée McCord d'histoire canadienne, 1992), 143 p.; Philippe Dubé, «Le musée de cire en tant que médium de l'histoire», *Muséologie et champs disciplinaires*, 2 (1990): 109-118 (Cahier de recherche, Musée de la Civilisation); Ginette Bernatchez, «La Société historique et littéraire de Québec, 1824-1890», *RHAF*, 35,2 (septembre 1981): 179-192.

mière moitié du XIX^e siècle, les expositions historiques représentent 21% des expositions, les curiosités en constituent 37%, les sciences, 23% et les arts, 19%⁶. Tout au cours de la première moitié du XIX^e siècle, alors qu'aucun musée local ne place l'histoire au premier plan de ses activités, c'est essentiellement par ce médium que les Montréalais ont accès à l'histoire. Au cours de la seconde moitié du siècle, la proportion d'expositions historiques temporaires et itinérantes diminue de façon proportionnelle à la montée de l'intérêt pour l'histoire canadienne au sein du milieu muséal montréalais. Elles ne représentent plus que 12% du total des expositions entre 1851 et 1870, alors que, comme nous le verrons, les musées de la *Natural History Society of Montreal* et de l'Institut canadien font une place accrue à leurs collections historiques et que la *Numismatic and Antiquarian Society of Montreal* entreprend des démarches en vue de mettre sur pied un musée d'histoire permanent. Leur proportion chute à 7,7% au cours de la dernière décennie du siècle⁷, soit précisément au moment où apparaissent à Montréal les premiers musées d'histoire à vocation permanente.

Généralement d'origine étrangère, ces expositions prennent la forme de musées de cire ambulants ou de panoramas qui permettent aux populations de visualiser l'histoire. On trouve dans les musées de cire des statues de personnages célèbres, habituellement américains et britanniques ou tirés de l'histoire sainte, disposées dans des tableaux de genre. Dès 1802, un de ces musées ambulants s'arrête à Montréal et présente les figures de George Washington, du général Wolfe, de Thomas Jefferson, de John Adams et du général Butler⁸. En janvier 1852, une collection de plus de 600 statues de cire représentant en vingt-sept groupes les principaux moments de la vie du Christ couvre les deux étages de l'ancienne *Mercantile Library* à Montréal. En août de la même année, un autre de ces musées propose pendant plus d'un mois, à la salle des *Odd-Fellows*, des thèmes similaires⁹ qui suscitent l'enthousiasme de la critique:

Les amateurs de la statuaire, et surtout de la statuaire religieuse, auront beaucoup de plaisir à visiter l'exhibition (...) L'illusion est

6. Hervé Gagnon, «Des animaux, des hommes et des choses. Les expositions au Bas-Canada dans la première moitié du XIX^e siècle», *Histoire sociale/Social History*, 26,52 (novembre 1993): 317, 326.

7. Statistiques fondées sur l'analyse d'un corpus de 163 expositions tenues à Montréal au cours des décennies 1851-1860, 1861-1870 et 1891-1899, provenant du dépouillement de *La Minerve* et du *Pays*.

8. *Gazette de Montréal*, 26 avril 1802.

9. *La Minerve*, 23 janvier 1852; 30 janvier 1852; 17 août 1852; 26 août 1852; *Le Pays*, 27 août 1852; 27 septembre 1852.

presque complète, lorsque pénétrant dans la salle d'exposition, le spectateur aperçoit tous ces personnages rangés en demi-cercle, dans des poses naturelles, avec des costumes du temps. Il nous semble alors assister à ces scènes mémorables qui ont ouvert l'ère chrétienne, à ce progrès sublime fait au paganisme par la religion qui depuis a étendu son empire dans le monde entier. La figure de la Vierge appuyée sur la poitrine de son fils mort, est surtout d'une remarquable beauté¹⁰.

Philippe Aubert de Gaspé a laissé de l'un de ces «musées de figures de cire, que les Américains exhibaient fréquemment autrefois dans les villes du Bas-Canada», et dont le spectaculaire n'est nullement absent, une description qui permet de mieux comprendre l'effet qu'ils exerçaient sur le visiteur:

Les objets qu'offrait le musée n'étaient guère propres à calmer la frayeur dont les campagnards étaient saisis (après qu'un ami de Gaspé leur ait joué un tour pendable): c'était dans une des encoignures de la chambre un Goliath de Geth, armé de toutes pièces, dont la tête touchait le plafond. Le front du géant brisé par un gros caillou échappé de la fronde de David, le sang noir sortait à grands flots de la blessure, la fureur peinte dans les yeux du monstre expirant, tout en faisait un spectacle hideux et horrible à voir. C'était au milieu de la chambre le général Hamilton blessé à mort, la poitrine percée d'une balle, la bouche ensanglantée, tombant entre les mains de son ami, tandis que son adversaire Burr tenait en main, d'un air farouche, l'arme meurtrière. C'était le vieux général russe Sowarow qu'on voyait d'abord étendu sur une couche mortuaire, et se mettant ensuite lentement sur son séant aux yeux des spectateurs ébahis¹¹.

Si les musées de cire abordent l'histoire à l'aide de personnages célèbres, les panoramas, tenant tout autant lieu de média d'information, abordent plutôt l'histoire récente. Il pourra par exemple s'agir de représentations de la bataille d'Algers ou de Waterloo et des principaux thèmes napoléoniens, qui reviennent abondamment au cours du siècle¹². On y présente encore les grands moments de l'histoire américaine, de la Révolution à la bataille de *Little Big Horn*¹³.

10. *Le Pays*, 27 août 1852.

11. Philippe Aubert de Gaspé, *Mémoires* (1885), 334-336.

12. *Le Spectateur canadien*, 29 novembre 1817, 21 février 1818; *La Minerve*, 3 septembre 1835, 1^{er} octobre 1835, 7 juillet 1836, 12 septembre 1836, 26 octobre 1854, 28 octobre 1854; *Gazette de Québec*, 8 août 1836; *La Revue canadienne*, 29 septembre 1846, 13 octobre 1846, 28 mai 1847; *Le Moniteur canadien*, 8 septembre 1849, 18 septembre 1849; *Le Pays*, 28 octobre 1854, 9 novembre 1854.

13. *La Minerve*, 3 avril 1855, 14 avril 1855, 31 mars 1892, 2 avril 1892, 19 septembre 1892; *Le Pays*, 5 avril 1855, 7 avril 1855, 12 avril 1855, 7 juillet 1863, 9 juillet 1863, 16 juillet 1863, 18 juillet 1863.

Ces panoramas sont des mécaniques complexes qui reposent sur une impression de mouvement. *La Gazette de Québec* fournit ainsi, en 1845, la description d'un panorama de la cathédrale de Milan:

(...) two of the pictures in particular, struck us as being particularly beautiful - (...) Milan Cathedral and Belshazzar's Feast; - and as regards the former, the audience seemed as it were entranced with the wonders wrought by the artist. The picture is first presented to the view as in daylight, then stalk over it the gorgeous hues of an italian sunset, which gradually dying away is succeeded by the sober twilight, then by the darkness of night, which is partially dispelled by the light of the rising moon, whose silver light tinging first one, then another of the countless spires of the cathedral, brought them out in distinct relief and gave such a reality to them and to the somber-looking pile itself (...). To complete the picture, the cathedral becomes illuminated, as for the celebration of midnight mass (...) then comes the sound of the bell calling the people to worship, and in the apparently far-off distance are shortly heard the voices of the choir blended with the tones of the organ. The sounds cease, the lights gradually die away, the grey dawn of morning succeeds, and finally the picture is re-resolved into the appearance it presented when first disclosed. The view of Belshazzar's Feast copied from Martin's celebrated picture, is accomplished in the same manner¹⁴.

Il arrive aussi, mais beaucoup plus rarement, que des reliques de l'histoire locale soient exposées au public. Encore là, il s'agit d'objets liés à un personnage ou à un événement célèbre possédant une certaine valeur identitaire. C'est le cas, en 1851, lorsque l'on expose à Montréal la cage dans laquelle Marie-Josephte Corriveau avait subi son supplice en 1763¹⁵.

2 - L'ÉMERGENCE DE L'HISTOIRE DANS LA MUSÉOLOGIE DU DIVERTISSEMENT: L'EDEN MUSÉE AND WONDERLAND ET LE MUSÉE LASALLE

Le premier musée montréalais de divertissement, le *Museo italiano* ouvert au public en 1824 par l'aubergiste Thomas Delvechio, traite à peine d'histoire. Au cœur d'une modeste collection de spécimens d'histoire naturelle et de curiosités naturelles et artificielles¹⁶,

14. *Gazette de Québec*, 19 septembre 1845.

15. *La Minerve*, 7 août 1851.

16. Hervé Gagnon, «Le Musée italien et la genèse des musées à Montréal dans la première moitié du XIX^e siècle: du cabinet de curiosités au musée scientifique», *RHAF*, 45,3 (hiver 1992): 415-430.

on note en effet la présence d'une scène historique classique des musées de cire de l'époque représentant «Charlotte Corday poignardant Marat¹⁷».

Au cours de la dernière décennie du siècle, le besoin de divertissements se fait davantage sentir. La densité de la population montréalaise (216 650 habitants en 1891), l'insertion de la ville dans un vaste réseau d'échanges commerciaux qui permet une meilleure circulation des spectacles, et la présence massive de la classe ouvrière qui crée une demande accrue pour les amusements, font que le divertissement connaît une popularité plus marquée. Le théâtre, par exemple, qui avait été relativement stationnaire jusque là, connaît au même moment une montée spectaculaire¹⁸.

La popularité du lieu de divertissement de nature muséale s'inscrit dans cette conjoncture générale d'enracinement des amusements commerciaux à Montréal, en accord avec les lois du capitalisme. De nouvelles institutions comme l'*Eden Musée and Wonderland* et le *Gaiety Theatre and Museum*, «muséums» inspirés du vaudeville américain, font leur apparition sur le boulevard Saint-Laurent, qui devient le lieu de prédilection du divertissement¹⁹. Ils présentent des collections permanentes, souvent modestes mais au contenu sensationnel, des spectacles musicaux, des représentations de vaudeville et des événements spectaculaires qui se succèdent à un rythme rapide. À ceux-ci s'ajoute le musée Lasalle qui, tout en s'inspirant du même modèle, tente de tirer le meilleur de deux mondes en conciliant une vocation commerciale avec un discours mieux articulé et plus éducatif.

Tablant sur l'imminence des festivités du 250^e anniversaire de la fondation de Montréal, l'*Eden Musée and Wonderland* et le musée Lasalle proposent, pour la première fois dans des institutions à vocation permanente à Montréal, un contenu historique. Le premier ouvre ses portes en mars 1891 dans deux bâtiments loués de trois étages chacun situé au cœur du quartier des théâtres populaires, aux numéros 242, 244 et 246, rue Saint-Laurent²⁰. Il est alors la propriété de l'entrepreneur américain, William B. Blackhall²¹, et semble être une filiale de l'*Eden Museum* de New York, dont la troupe japonaise

17. Dubé, «Le musée de cire...», 113-116.

18. Jean-Marc Larrue, *Le théâtre à Montréal à la fin du XIX^e siècle* (Montréal, Fides, 1981), 15-73.

19. André G. Bourassa et Jean-Marc Larrue, *Les nuits de la «Main». Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent (1891-1991)* (Montréal, VLB éditeur, 1993), 11-38.

20. *La Minerve*, 14, 17, 25 et 28 mars 1891.

21. *La Minerve*, 17 mars 1892; *Lovell's Montreal Directory for 1891-1892*, 508.

vient s'y donner en spectacle en septembre 1891 et auquel la presse locale l'associe fréquemment²². La publicité du musée Eden (comme on le désigne généralement dans la presse francophone) précise qu'il s'agit là du «rendez-vous modèle de la famille en Amérique, où l'on voit tout ce qu'il y a de merveilleux et de curieux²³». Dès 1892, Blackhall cède le musée à deux nouveaux propriétaires, Locke et Kennedy²⁴, sur lesquels on ne sait pratiquement rien.

L'établissement propose un «théâtrium» de 200 places, situé au deuxième étage, où l'on présente «à chaque heure» des pièces, des farces, des concerts et «autres représentations magnifiques et d'une nature chaste²⁵». Dans les «salles de curiosités» sont proposées des expositions itinérantes spectaculaires allant des «merveilleuses mécaniques électriques et optiques, d'un caractère instructif et amusant» à «Farley, la merveille sans os», en passant par des mangeurs de verre, des hommes forts et divers tours d'adresse.

C'est sur les premier et troisième étages qu'est répartie l'exposition historique du musée. Jusqu'à sa fermeture temporaire en 1893, elle comprend seize grands tableaux historiques constitués de figures de cire représentant des personnages célèbres comme la reine Victoria, le pape Léon XIII, John A. Macdonald et des moines de Saint-Bernard «à la recherche d'un malheureux sous la neige». On y trouve aussi des trophées de guerre, des armes, des uniformes et armures et des reliquaires²⁶.

La porte d'entrée est en verre colorié et en bois riche. Le rez-de-chaussée contient une galerie artistique magnifique, statue de cire de sa majesté la reine en robe de cour, avec bijoux; Sa sainteté le pape Léon XIII, portant ses vêtements pontificaux, et un grand nombre de curiosités et de reliques.

En montant un escalier facile, on arrive à la salle des curiosités; on y trouve des curiosités vivantes, caprices de la nature, merveilles scientifiques et optiques d'un caractère instructif et intéressant. La salle des statues contient plusieurs magnifiques figures de cire, ayant tellement l'apparence de la vie qu'elles paraissent vivre, de magnifiques vues stéréoscopiques, etc.²⁷

22. *La Minerve*, 25 mars, 14 et 18 septembre 1891.

23. *La Minerve*, 28 mars 1891.

24. *Lovell's Montreal Directory for 1892-1893*, 525.

25. *La Minerve*, 17 mars 1891.

26. *La Minerve*, 14, 23 et 25 mars 1891, 9 mai 1892.

27. *La Minerve*, 17 mars 1891.

On y trouve encore une chambre des horreurs, «pour ceux que le tempérament et les goûts portent vers les choses terribles²⁸», où l'on exploite les épisodes les plus sanglants de l'actualité judiciaire: Birschall «représenté dans les prisons de Woodstock», «l'exécution de Kemler par l'électricité», Burke «avec sa truelle sanglante (qui) vient de tuer sa femme» et le suicide du général Boulanger sur la tombe de sa maîtresse en 1889.

Vers la même époque, les festivités du 250^e anniversaire de la fondation de Montréal donnent aussi naissance au musée Lasalle. Dès 1891, le Français Raymond Beullac fait paraître une circulaire dans laquelle il énonce un projet ambitieux et soigneusement planifié de musée permanent d'histoire canadienne²⁹. Il se propose d'exposer de trente à quarante personnages en cire dans un musée «du genre de celui de Mme Tussaud, de Londres, et du musée Grévin, de Paris». Ces figures de cire, qui allaient être fabriquées par «un des artistes les plus habiles de France, modelleur en cire à la Faculté de médecine de Paris» mais «habillés et ornés à Montréal», coûteraient environ 200\$ l'unité³⁰.

Habile commerçant, Beullac n'ignore pas que la *Numismatic and Antiquarian Society of Montreal* (NASM) aspire, au même moment, à créer un musée d'histoire et qu'elle vient à cet effet de déposer devant le Conseil de ville de Montréal un projet concernant la préservation du château Ramezay³¹. Déjà, en juin, il avait tenté sans succès d'intéresser la NASM à faire frapper une médaille commémorative du 250^e anniversaire de Montréal³². En octobre, il tente d'obtenir sa collaboration financière pour le futur musée mais n'obtient qu'un appui moral:

(...) M de la Barthe soumet un (...) projet de M. Beullac qui consiste dans la fondation d'un musée historique représentant les principaux faits de l'Histoire du Canada et de Montréal en particulier. (...) M. Beullac demande l'aide de la société. (...) the Society would see with favor the opening of such a Historical Museum and hopes Mr. Beullac will be successfull, but leaves the pecuniary help in the hands of each individual member personally³³.

28. *La Minerve*, 25 mars 1891.

29. R[aymond], Beullac, *Projet d'un musée historique à fonder à Montréal en 1892* (1891?), 1-2.

30. Beullac, *Projet...*, 1-2.

31. «Requête demandant que le Château de Ramezay soit acheté pour être converti en bibliothèque et musée publics», Archives, Musée McCord d'histoire canadienne, M6948.

32. *Minute Book of the Numismatic and Antiquarian Society of Montreal* (1888-1897), assemblée mensuelle du 16 juin 1891.

33. *Minute Book of the Numismatic and Antiquarian Society of Montreal* (1888-1897), assemblée mensuelle du 27 octobre 1891.

Pour parvenir à constituer cette collection et à l'installer dans des locaux adéquats, Beullac requiert un capital initial de 15 000\$. Il constitue à cette fin une compagnie à laquelle adhèrent notamment le sculpteur Philippe Hébert, qui se distingue alors dans le domaine de la statuaire historique par sa contribution à la façade du Palais législatif de Québec³⁴, Honoré Beaugrand, ancien maire de Montréal, et le manufacturier de chaussures Guillaume Boivin³⁵. Optimiste, Beullac promet, aux actionnaires qui achèteront des parts à 50\$ l'unité, un profit annuel de 25% à 30%³⁶.

Il tente également de se ménager l'appui des manufacturiers et commerçants locaux en proposant à ceux qui contribueraient financièrement au projet, la possibilité d'y installer une forme de publicité à la fois visible, prestigieuse et de bon goût:

On pourrait, sans enlever au musée son caractère historique, ajouter aux sujets qui le composeront des personnages modernes et même contemporains, qui donneraient à l'œuvre un attrait de plus et pourraient devenir une source de revenus pour les propriétaires. (...) Pour peu que les personnes représentées aient un intérêt à figurer dans cette galerie, on pourrait obtenir d'elles un subside qui couvrirait, au minimum, les frais d'achat de cette partie du musée. Si on ne peut pas demander à certains personnages une subvention pour qu'ils se fassent représenter dans notre galerie, on pourrait intéresser certains marchands à être représentés au point de vue de l'intérêt commercial. Nous voyons en effet, tous les ans, des commerçants ne devoir leur succès toujours croissant qu'aux annonces qu'ils font, et qui ne sont pas, quelquefois tout ce qu'on pourrait appeler de bon goût; il me semble par exemple que tel (...) marchand de cigares, aurait plus d'intérêt à figurer dans cette galerie, section des grands manufacturiers de Montréal, que de faire promener des nègres vêtus d'habits à queue jaunes ou rouges et sur le dos desquels est annoncée la marchandise. (...) L'annonce que nous offririons ne serait pas une annonce vulgaire et amènerait une certaine somme d'argent, mon intention étant de ne faire figurer, dans ce groupe, que ceux qui paieraient cher. (...) Il n'y a aucun doute que plus le musée aurait de succès, plus nous trouverions d'autres annonceurs qui demanderaient à entrer dans cette galerie³⁷.

34. Martin, *Portraits des héros de la Nouvelle-France...*, 19-21.

35. Jean-Marc Larrue, *Le monument inattendu. Le Monument National, 1893-1993* (Montréal, Hurtubise HMH, 1993), 95-96.

36. *Minute Book of the Numismatic and Antiquarian Society (1888-1897)*, assemblée mensuelle du 27 octobre 1891; Beullac, *Projet...*, 1-3.

37. Beullac, *Projet...*, 2-3.

Beullac compte encore sur le tourisme engendré par les festivités du 250^e anniversaire pour apporter des revenus à son établissement:

(Le musée) attirera dans notre ville grand nombre de Canadiens, tant Anglais que Français, des diverses Provinces du Dominion, ainsi que des Etats-Unis (...). Il me semble que la galerie artistique que je me propose de fonder pourrait réaliser de gros bénéfices, surtout dans la belle saison et à l'époque des expositions périodiques que se propose de tenir Montréal³⁸.

Il parvient enfin à se ménager la collaboration des autorités fédérales: «le gouvernement fédéral, écrit-il, a si bien compris l'importance d'un établissement de ce genre» qu'il exempte de droits de douane les sculptures de cire qui arrivent de France³⁹.

Optimiste, Beullac envisage dès 1891 la croissance de son établissement:

(Le musée) deviendrait une des attractions de la ville de Montréal et pourrait par la suite et progressivement (croître) par l'achat de nouveaux personnages ayant rapport à l'histoire nationale, ou des sujets modernes pris dans la politique, les lettres ou les arts, et ayant contribué, par leur talent, à la gloire du pays (...) Il y a aussi un autre élément que j'ai remarqué à Londres, en visitant la galerie Tussaud, et surtout à Paris, au musée Grévin, lequel est, à tous les points de vue, infiniment plus artistique, ce sont quelques figures en cire, qui, mêlées au public, soit sur le passage des visiteurs, soit assises sur des sofas dans différentes attitudes si naturelles que le public les prend facilement pour des visiteurs et leur adressent (sic) la parole; pour quelques-uns de ces personnages où on n'a pas à chercher quelquefois la ressemblance, on pourrait peut être trouver, à Paris, des occasions et acheter quelques figures au rabais, qui suffiraient pour commencer, quitte à en augmenter le nombre au fur et à mesure des bénéfices⁴⁰.

Le musée Lasalle tarde cependant à ouvrir ses portes et l'inauguration en est reportée à plusieurs reprises. À la fin d'octobre 1892, *La Minerve* rapporte que «si la compagnie du musée La Salle n'a pas encore ouvert ses galeries historiques au public de Montréal, c'est que l'œuvre qu'elle a entreprise et qu'elle tient à mener à bonne fin est bien plus importante qu'on ne le croit [sic]». La mise en place des statues de cire est délicate «et les directeurs tiennent à ce que tout soit parfait avant d'ouvrir les portes du Musée⁴¹». L'inauguration, reportée

38. Beullac, *Projet...*, 2-3.

39. *La Minerve*, 29 octobre 1892.

40. Beullac, *Projet...*, 2-3.

41. *La Minerve*, 29 octobre 1892.

au 10 puis au 22 décembre, a finalement lieu le 24, sous la présidence du maire McShane, aux numéros 1682 et 1684 de la rue Notre-Dame, dans l'ancien magasin Merrill⁴². Plusieurs personnages importants s'empressent de visiter le nouveau musée dont le lieutenant-gouverneur Chapleau qui, «après avoir étudié l'un après l'autre les divers groupes du Musée, (...) a exprimé aux directeurs de la compagnie toute la satisfaction qu'il éprouvait de voir les épisodes les plus glorieuses (sic) de notre histoire si bien représentées (sic)⁴³». Les réactions de la presse — au demeurant assez peu critiques — sont également enthousiastes. *La Minerve* écrit ainsi: «il faudrait pour décrire les impressions variées que nous avons ressenties à la vue de cette splendide évocation du passé tout un numéro du journal, et il resterait toujours quelque chose à ajouter⁴⁴.»

Concrètement, les actionnaires du musée Lasalle perçoivent leur institution comme un outil d'éducation populaire:

S'écartant complètement des sentiers battus dans les grandes villes d'Europe et du Continent Américain dont les musées n'offrent en fait d'originalité que celle de représenter des scènes et des figures cosmopolites appartenant à tous les pays du monde et offrant quelquefois le plus étrange assemblage qu'il soit possible de voir, les Directeurs de la Compagnie du Musée La Salle ont cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables les pages les plus intéressantes pour l'instruction, l'amusement et la récréation du public, sans qu'il coure le risque de trouver quoi que [sic] ce soit de vulgaire ni d'offensant. Les galeries du Musée sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source constante d'instruction récréative. La reproduction plastique des événements qui se sont succédés au Canada restera toujours plus gravée dans la mémoire qu'une page d'histoire apprise par cœur⁴⁵.

Préoccupé d'histoire nationale, le musée Lasalle tient un discours historique qui s'inscrit essentiellement dans une tendance historiographique, étudiée par Serge Gagnon, et qui, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, produit une histoire de la Nouvelle-France hagiographique, cléricale et militante. Le repli des élites intellectuelles à la suite de la Conquête, l'emprise cléricale croissante à la suite de l'échec de 1837-1838 et le conservatisme inquiet du clergé et de la petite bourgeoisie face aux transformations économiques, sociales et

42. *La Minerve*, 26 novembre, 20 et 22 décembre 1892.

43. *La Minerve*, 11 janvier 1893.

44. *La Minerve*, 27 décembre 1892.

45. *Musée La Salle. Catalogue illustré* (1893), 3.

morales engendrées par l'industrialisation orientent, en effet, l'historiographie vers un véritable culte des héros de la Nouvelle-France, des traditions et du fait religieux. Le clergé, en contrôle des bibliothèques et des sources historiques, impose alors une vision du passé conforme à ses vues. Pour la plupart issus du clergé ou des professions libérales, les historiens produisent, sous forme d'hagiographies, de biographies de héros laïcs et d'ouvrages de synthèse orientés vers une glorification des valeurs traditionnelles, une histoire tournée vers un passé qui se veut résolument placé à l'ombre de la croix⁴⁶. Cette historiographie marquera particulièrement Montréal qui s'industrialise rapidement et où se concentrent, au sein de la société historique locale, plusieurs historiens d'envergure⁴⁷. Graduellement, ce culte des héros de la Nouvelle-France sera rehaussé par la création d'une iconographie dont le corpus est achevé vers 1880 et qui devient partie intégrante de l'enseignement dès le niveau primaire. Parallèlement, les cérémonies publiques et la statuaire commémorative (dont Philippe Hébert, alors actionnaire du musée Lasalle, est un des principaux artisans) procurent à ce discours historique sa visibilité⁴⁸.

L'institution est ainsi présentée par son propriétaire comme «une (...) œuvre patriotique par excellence, monument impérissable élevé à nos gloires nationales⁴⁹» entièrement vouée à la représentation des

grands hommes du Canada depuis l'époque de la découverte du pays (...) jusqu'à la cession du Canada à l'Angleterre, commençant par Jacques Cartier et finissant par la bataille des plaines d'Abraham et la mort glorieuse des généraux Wolfe et Montcalm. (...) tous les hommes qui se sont illustrés à différentes époques, soit (...) découvreurs, fondateurs de villes et d'institutions religieuses, capitaines et généraux de cette période héroïque, en détachant de l'histoire du pays les pages les plus glorieuses et celles qui se prêtent le mieux à une reproduction historique. (...) Pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire, (...) ce musée (...) serait d'une très grande utilité instructive, il rappèlerait (sic) à tous nos concitoyens, l'histoire de leurs devanciers, la grandeur de leurs œuvres et la noblesse de leur caractère⁵⁰.

L'exposition permanente du musée Lasalle ne déroge pas de cet énoncé. Dès l'entrée, l'alliance entre l'Église et l'État y est rappelée au visiteur, avec la maquette du groupe allégorique *La Religion et la*

46. Serge Gagnon, *Le Québec et ses historiens...*, 9-42, 123-205.

47. Fernande Roy, «Une mise en scène de l'histoire...», 10-34.

48. Denis Martin, *Portraits...*, 1-26.

49. *Musée La Salle. Catalogue illustré*, 3.

50. Beullac, *Projet...*, 1-2.

Patrie de Philippe Hébert, dont l'original figure sur la façade du Palais législatif depuis 1890. Se succèdent ensuite des scènes historiques relatives à l'histoire du Canada français, disposées devant des toiles de fond peintes par Edmond Dyonnet et réparties également sur les deux étages du Musée. La première représente Cartier prenant possession du Canada pour le roi de France; y figurent également le capitaine Macé Jalabert, un matelot de l'équipage et un Amérindien avec, comme toile de fond, les trois navires de Cartier devant l'île d'Orléans. La seconde scène montre Cartier en audience avec François I^{er} en 1536, en compagnie de Donacona, d'un Amérindien, d'un garde suisse et d'un halberdier. La troisième aborde le thème des découvreurs canadiens et montre le jésuite Marquette, Louis Joliet, le récollet Henepin, Pierre Lemoyne d'Iberville, Pierre Gauthier de Varennes et Jean Nicolet. La quatrième scène représente la présentation de l'ultimatum de Phipps à Frontenac lors du siège de Québec en 1690; on y voit Frontenac, un officier anglais, l'officier de Varennes et un autre officier. Cette section présente également deux plâtres d'Hébert: la statue de Frontenac, qui orne le Parlement de Québec et une autre de Lord Elgin, dont le coulage s'effectue au même moment. La cinquième scène représente l'arrivée à Québec de Tracy en 1665. Sur le parvis de l'église de Québec, Monseigneur de Laval, accompagné de deux membres du clergé, accueille Tracy et un officier. Dans la sixième, on observe le départ de Cavelier de La Salle pour la Louisiane en 1682. Des Groseillers et deux Amérindiens y figurent également.

Le deuxième étage débute par une représentation de l'Assemblée des six-comtés, où sont regroupés Louis-Joseph Papineau prononçant son discours sur une estrade à gauche de laquelle se trouve une colonne de la liberté. Y figurent: Wolfred Nelson, Joseph Toussaint Drolet, Charles Ovide Perreaut, Rodolphe Desrivières, Thomas Storrow Brown, Édouard Rodier, Henri-Alphonse Gauvin, Louis-Michel Viger, Armury Girod et un certain Côté. Le tout est accompagné d'une fontaine lumineuse. Viennent ensuite les plâtres de deux autres sculptures d'Hébert, déposées dans l'entrée du Parlement: une famille Abénakis, qui a été montrée à l'exposition universelle de Paris en 1889, et un Huron harponnant un poisson. La scène suivante regroupe autour d'une table Jeanne Mance, Marie Guénet de Saint-Ignace, Marguerite d'Youville, Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeoys, dont les costumes, à l'exception de celui de la fondatrice de l'Hôtel-Dieu, ont été confectionnés par leur communauté respective. Elle est suivie d'une scène similaire représentant cette fois Paul de Chomedey, Louis d'Ailleboust, Jérôme le Royer et Jean-Jacques Olier attablés dans la chambre de ce dernier pour discuter la fondation

de Ville-Marie. Les deux dernières scènes concernent la Conquête. Elles montrent respectivement l'agonie de Montcalm, entouré d'un médecin, d'une religieuse et d'un domestique, et la mort de Wolfe, accompagné de trois officiers, d'un chirurgien et d'un grenadier.

Le musée se termine par un petit salon où sont exposés deux vases de Sèvres, des reproductions d'une madone de Philippe de Champaigne et de *La belle jardinière* de Raphaël, un tableau «représentant la confession de Marie Stuart au Cardinal Beaton», des documents originaux signés par Louis XIV, Montcalm, Frontenac, Lévis et Wolfe (prêtés au musée par Monongahela de Beaujeu), une vitrine contenant des gravures sur acier reproduisant des tableaux de maîtres anciens et modernes, et trois tableaux représentant la vie de Jeanne d'Arc⁵¹.

Si l'on exclut du calcul les œuvres d'Hébert et le salon final, c'est donc un total de onze scènes historiques que présente le musée Lasalle au public. De ce nombre, huit sont consacrées au Régime français, deux à la Conquête et une seule au Régime anglais, soit le thème de l'Assemblée des six-comtés. Cinquante-neuf statues de cire sont exposées dont treize représentent des membres du clergé et des personnages ayant participé à une entreprise religieuse, douze des militaires, onze des Patriotes, dix des explorateurs (incluant les clercs qui s'illustrèrent prioritairement par leurs explorations), cinq des Amérindiens, en plus d'un roi et de sept personnages divers. Parmi ces statues, vingt-deux peuvent être considérées comme des «figurants», ce qui nous donne un total de trente-sept personnages de premier plan répartis en onze Patriotes, dix explorateurs, dix membres du clergé ou intervenants dans des entreprises religieuses, quatre militaires, un Amérindien connu et un roi.

Globalement, l'exposition historique du musée Lasalle traite avant tout de la Nouvelle-France et de ses héros. On y met en évidence les grandes entreprises religieuses, les explorations et le fait militaire, en accord avec le discours historique qui concerne le Régime français, qui inspire également la statuaire, la peinture historique et le mouvement commémoratif au cours de la seconde moitié du siècle. La présence d'une scène consacrée à l'Assemblée des six-comtés, plus politisée, a l'heur de surprendre. Elle trouve peut-être un élément d'explication dans la présence, au sein de la compagnie, d'Honoré Beaugrand, dont les idées radicales ont pu influencer le contenu de la présentation⁵².

51. Musée La Salle. *Catalogue illustré*, 4-32.

52. Claude-V. Marsolais, Luc Desrochers et Robert Comeau, *Histoire des maires de Montréal* (Montréal, VLB éditeur, 1993), 126-132; Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain, 1: de la Confédération à la crise* (Montréal, Boréal Express, 1979), 317.

Malgré une planification de qualité, le musée Lasalle fait faillite en mars 1894, un an après que l'*Eden Musée and Wonderland* ait fermé ses portes à la suite de difficultés financières. En juillet 1894, la Société des galeries historiques, sous l'égide d'Honoré Beaugrand, rachète les collections du musée Lasalle et inaugure un nouveau musée Eden au 206, boulevard Saint-Laurent, au sous-sol du Monument National. On en confie la direction à l'impresario américain Frank C. Thayer, puis à un autre ancien du musée Lasalle, le manufacturier de chaussures Guillaume Boivin⁵³.

Le nouveau musée Eden poursuit d'abord dans la même veine que son prédécesseur. En 1894, on y met sur pied, par exemple, un «labyrinthe magique ou souterrain enchanté» que l'on annonce sous le titre de «régions infernales». On y reconstitue ensuite une «caverne de l'opium» où des Chinois — dont le quartier se trouve à proximité du Musée — s'adonnent à la chose⁵⁴. En août 1894, on tire profit de l'assassinat, deux mois plus tôt, du président Carnot par l'anarchiste Santo Caserio en montant une scène représentant la toilette, le ligotage et l'exécution du condamné dont «(...) la tête roule dans le panier⁵⁵».

L'ouverture du musée du Château Ramezay par la *Numismatic and Antiquarian Society of Montreal* en 1896 semble porter ombrage au musée Eden. Parallèlement, la disparition du musée Lasalle en 1894 a vraisemblablement laissé un vide dans le domaine de l'histoire nationale traitée de façon divertissante. Guillaume Boivin, cherchant à ramener au Musée qu'il dirige la clientèle intéressée à l'histoire, réorganise donc l'exposition de manière à ce qu'elle porte davantage sur l'histoire canadienne, tout en insistant sur le fait qu'une visite au musée Eden constitue une source à la fois d'éducation et d'amusement:

(..) l'idée qui préside au maintien du Musée Eden est non seulement de faire prospérer une entreprise commerciale, mais d'ouvrir dans Montréal un endroit spécialement consacré à la reproduction des épisodes glorieux de l'histoire du pays. Tout ce qui peut contribuer à instruire et amuser le peuple se trouve réuni dans une vaste salle de plus de quinze mille pieds de superficie⁵⁶.

En octobre 1897, après avoir présenté les premiers films tournés par Edison, le Musée exploite avec succès la nouveauté du cinéma-

53. Bourassa et Larrue, *Les nuits de la «Main»...*, 43; Larrue, *Le monument...*, 95-96; *La Minerve*, 10 juillet 1894.

54. Larrue, *Le monument...*, 98.

55. *La Minerve*, 18 août 1894.

56. *La Minerve*, 19 août 1897.

tographe en présentant pendant plus de deux mois un «historiographe» comprenant douze illustrations de l'histoire sainte, deux de l'histoire d'Angleterre, cinq de la Révolution française et du premier Empire et trois de la guerre franco-prussienne:

M. le vicomte H. d'Hauterive, avocat à la Cour d'Appel de Paris, lieutenant en droit, bachelier ès-lettres, directeur-fondateur de l'Historiographe, vient d'installer à Montréal, pour quelques [sic] temps, son ingénieuse invention. L'historiographe n'est qu'une forme perfectionnée du cinématographe, que tout le monde connaît aujourd'hui, et appliquée à la reconstitution de l'histoire universelle, dans ses scènes les plus marquantes, au moyen de tableaux animés, d'une fidélité parfaite et d'une scrupuleuse exactitude. (...) Chacun des tableaux représentés, pour donner l'impression du mouvement et de la vie, comporte une moyenne de sept à huit cents photographies combinées⁵⁷.

La presse critique le «local tout à fait défavorable du soubassement, (...) qui ne donne qu'un pâle aperçu de ce que sera le spectacle dans une salle convenable (...)», ce qui n'empêche pas l'historiographe de demeurer sur place pour au moins deux mois⁵⁸. Dès 1899, Boivin acquiert son propre appareil de cinématographie et, à compter de 1904, le musée Eden abandonne graduellement la présentation de vaudeville américain et de variétés françaises pour n'exploiter que ses collections historiques et le cinémascope. Il prend alors le nom de musée Eden & Odéon. L'*Eden Musée and Wonderland* survit jusqu'en 1940, moment auquel l'essentiel de ses collections est transféré au collège Notre-Dame puis au Musée catholique canadien, chemin Queen Mary⁵⁹.

3 - L'ÉMERGENCE DE L'HISTOIRE DANS LA MUSÉOLOGIE SAVANTE: L'INSTITUT CANADIEN DE MONTRÉAL ET LE CHÂTEAU RAMEZAY

Au cours de la seconde moitié du siècle, l'idée d'un musée d'histoire permanent, inspirée de l'exemple européen, commence à circuler au sein des sociétés savantes montréalaises. En effet, dans le sillon de la montée des nationalismes et des grands travaux d'urbanisme qui mettent au jour des vestiges du passé, se développe en Europe une muséologie savante de l'histoire qu'avait lancée la

57. *La Minerve*, 20 octobre 1897.

58. *La Minerve*, 27 novembre 1897.

59. Tracy S. Lundington, «Old Montreal Waxwork Museum to Close After Half a Century», *The Gazette*, 10 juin 1940, 10. Bourassa et Larrue, *Les nuits...*, 44; Larrue, *Le Monument...*, 99-100.

Convention avec le Musée des Monuments français en 1795⁶⁰. Produit de l'école positiviste, qui se préoccupe avant tout de la grande histoire — celle des souverains, des nations, des hommes célèbres, des choses politiques, militaires et diplomatiques⁶¹ — le musée européen d'histoire devient un instrument de propagande idéologique et entre au service de l'État⁶². Il en va de même aux États-Unis, où le positivisme influence considérablement les membres de sociétés historiques américaines, dont les musées d'histoire sont fréquemment issus. En 1876, la moitié des soixante-dix-huit sociétés existantes possède des musées, qui commémorent principalement l'histoire locale à travers ses grands personnages et ses principaux événements⁶³.

Dès 1827, la *Natural History Society of Montreal* (NHSM), nouvellement fondée, structure sa collection naissante selon quatre catégories: la botanique, la zoologie, la minéralogie et les objets divers⁶⁴. Pouvant difficilement se permettre de refuser les dons de ses membres, c'est dans la catégorie «divers» que la NHSM regroupe tout ce qui est inclassable. En plus de quelques œuvres d'art, de curiosités et d'objets ethnologiques, on trouve là des objets «(...) of interest, from their antiquity, or from their associations with great men, or great events (...)»⁶⁵. Cette collection historique en vient rapidement à englober la numismatique et, en 1830, comprend 297 monnaies et médailles. Elle s'enrichit également, au fil des ans, d'objets divers touchant aussi bien l'histoire anglaise et française que l'histoire locale, sans réelle discrimination: des chaussures féminines du temps de la reine Anne, un buste original de George III, un fragment du tombeau de Napoléon, la plaque de fondation de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours, un mouchoir ayant appartenu à la reine Mary d'Écosse, quelques fibules d'Herculanum, une hallebarde française trouvée sous les anciennes fortifications de Montréal, une baïonnette française trouvée à Ticonderoga, une plaque de plomb retirée des fondations

60. Roland Schaer, *L'invention des musées* (Paris, Gallimard, 1993), 62-66, 80-85.

61. Guy Bourdè et Hervé Martin, *Les écoles historiques* (Paris, Seuil, 1983), 137, 154-155; Harry Elmer Barnes, *A history of Historical Writing* (New York, Dover Publications Inc., 1962), 207-235, 245-249.

62. Kenneth Hudson, *Museums of Influence* (Londres, Cambridge University Press, 1987), 114-130; Eileen Hooper-Greenhill, *Museums and the Shaping of Knowledge* (London and New York, Routledge, 1992), 189; Edward P. Alexander, *Museums in Motion. An Introduction to the History and Functions of Museums* (Nashville, Association for State and Local History, 1979), 80-81.

63. Alexander, *Museums in Motion...*, 87.

64. *Constitution and By-Laws of the Natural History Society of Montreal with Directions for Preserving and Forwarding Objects of Natural History* (1828), 9.

65. *First Annual Report of the Natural History Society of Montreal* (1828), 6.

d'une maison montréalaise détruite en 1768 et un fac-similé de l'écriture de Rob Roy⁶⁶.

À compter des années 1850, la NHSM cherche à exploiter de manière plus rationnelle une collection historique qui, tout en demeurant de nature générale, ne cesse de croître. En 1854, celle-ci consiste en effet, en plus de reliques diverses, en un total d'environ 700 monnaies et médailles. On décide donc de regrouper le tout au sein d'une section thématique de l'exposition permanente du musée, en compagnie des objets ethnologiques amérindiens — ce qui constitue vraisemblablement la première exposition permanente à teneur historique installée dans un musée montréalais. Les médailles sont disposées dans une vitrine placée dans la salle de minéralogie et les objets ethnologiques ornent le haut des murs à l'étage⁶⁷.

Alors que le musée de la *Natural History Society of Montreal* est encore le seul endroit où l'on puisse voir des objets historiques, l'Institut canadien de Montréal développe, de son côté, un projet de musée. Fondé en 1844, l'Institut se veut avant tout une association culturelle canadienne-française:

Des avocats, des notaires, des médecins, des journalistes, des étudiants, mais aussi des commerçants et des commis-marchands s'y réunissent pour écouter des conférences sur des questions d'actualité coloniale ou internationale, sur l'économie politique, la philosophie et les sciences, sur la littérature, la géographie et l'histoire. L'Institut canadien se révèle comme étant un foyer dynamique pour qui veut s'instruire, exprimer et échanger des idées sur tous les sujets⁶⁸.

À compter des années 1850, toutefois, l'Institut se radicalise progressivement⁶⁹ sous la direction de jeunes libéraux radicaux qui voudraient une plus claire séparation des pouvoirs de l'Église et de l'État ainsi que l'abolition du régime seigneurial et de la dîme. «Cette nouvelle génération d'hommes politiques transforma l'Institut et en fit le foyer d'un mouvement libéral, républicain et anti-clérical dont l'expression politique a été le parti Rouge⁷⁰.» L'institut se dotera

66. *Third Annual Report of the Natural History Society of Montreal* (1830), 7-8; *Le Populaire*, 25 septembre 1837.

67. *Twenty-sixth Annual Report of the Natural History Society of Montreal* (1854), 7; *Twenty-seventh Annual Report of the Natural History Society of Montreal* (1855), 9.

68. Fernande Roy, *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles* (Montréal, Boréal, 1993), 39.

69. Roy, *Histoire des idéologies...*, 33-46.

70. Louis-Georges Harvey et Mark V. Olsen, «La circulation de la bibliothèque de l'Institut canadien de Montréal, 1865-1875», *Histoire sociale/Social History*, 19,37 (mai 1986): 142.

d'une bibliothèque contenant plusieurs ouvrages placés à l'Index⁷¹ et admettra, parmi ses membres, de protestants anglophones. Au moment où il lance son projet de musée, l'Institut est par ailleurs en pleine reconstruction, un incendie ayant complètement rasé ses locaux et détruit l'ensemble de ses archives en février 1850. Ce n'est qu'en 1854 que l'on acquiert un immeuble en brique sis sur la rue Notre-Dame, auquel on ajoute un deuxième étage⁷².

Déjà, l'Institut canadien avait eu certains contacts avec le monde de la muséologie par le biais d'expositions itinérantes. En 1850, il parraine durant trois jours l'exposition d'un moulin à battre, vanner, cribler et moudre le grain inventé par un dénommé Charles Dubois⁷³. Après l'acquisition du nouvel édifice, qui est source d'un endettement important, la situation financière de l'Institut se détériore et, parmi les diverses mesures de redressement adoptées, il est décidé de louer occasionnellement la salle où se réunit le conseil, ce qui rapporterait une somme annuelle de £25⁷⁴. On accueille un nombre accru d'expositions dans le nouveau bâtiment dont, en 1856, un panorama accompagné de conférences sur les Hindous et, en 1857, un poisson prétendument monstrueux qu'un journaliste de *La Minerve*, flairant la supercherie, aura tôt fait de qualifier de «monstrueux canard⁷⁵».

Ayant vu le jour avec comme but «de propager et de développer l'amour des sciences, des arts et de la littérature⁷⁶», l'Institut collectionne des cartes, des portraits d'hommes célèbres (tableaux et daguerrotypes) et des livres sur les arts et métiers depuis au moins 1852. En 1854, son comité de régie dépose un rapport recommandant la création d'un musée qui serait le pendant de la bibliothèque de 8 000 volumes⁷⁷. Il s'agit alors d'une œuvre de grande envergure et multidisciplinaire qui «serait à la fois intéressante et agréable, (et) donnerait à l'Institut un caractère de recommandation fort désirable, en même temps qu'elle serait une source vive d'instruction pour tous⁷⁸». *Le Pays* espère que «bientôt les salles de l'Institut-Canadien seront un

71. Harvey et Olsen, «La circulation...», 143.

72. Yvan Lamonde, «Les archives de l'Institut Canadien de Montréal (1844-1900). Historique et inventaire», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28,1 (juin 1974): 79-81; E.-Z. Massicotte, «L'immeuble de l'Institut Canadien», *Bulletin des recherches historiques*, 48 (1942): 91-94.

73. *Le Moniteur canadien*, 10 janvier 1850.

74. *Le Pays*, 4 mai 1854.

75. *La Minerve*, 10 et 20 octobre 1857.

76. *Institut-Canadien. Acte d'incorporation suivi de la constitution et règlements* (1872), 1.

77. *Annuaire de l'Institut Canadien pour 1866* (1866), 9-10; *Le Pays*, 3 octobre 1854.

78. *Rapport annuel de l'Institut Canadien pour 1855*, cité dans *Le Pays*, 19 mai 1855.

sanctuaire, où la peinture, la sculpture, l'archéologie, la minéralogie, la mécanique, les beaux-arts et les sciences, s'offriront sous toutes leurs formes plastiques et didactiques, intellectuelles et matérielles⁷⁹».

En accord avec l'orientation idéologique de l'Institut, le musée que l'on entend mettre sur pied est perçu avant toute chose comme un instrument nécessaire à l'épanouissement culturel de la population canadienne-française:

Dans un pays comme le nôtre, où la population entière est forcément adonnée aux carrières qui procurent les premiers besoins de la vie, — où la population, française en particulier, est dispersée, éparpillée, (...) sur un territoire immense, et mêlée à tant d'autres nationalités, les lettres et les arts sont naturellement encore à leur enfance, et nous devons attendre de l'étranger tous les livres et tous les objets d'art qui sont propres à développer les connaissances et le goût. Or, il en coûterait peu à un écrivain de faire don à l'Institut-Canadien d'un exemplaire de ses œuvres, à un peintre de nous envoyer quelque esquisse (...); — et de la sorte notre bibliothèque et nos cabinets d'arts et d'histoire naturelle seraient la réalisation parfaite de l'emblème sous lequel notre institution a si heureusement grandi. Notre ruche après avoir modestement formé quelques rayons des contributions indigènes, prendrait des proportions admirables, quand les savants et les artistes de France viendraient y faire leur précieux dépôt⁸⁰.

L'Institut sollicite immédiatement des dons auprès des membres et de la population en général par l'intermédiaire des journaux⁸¹. Parallèlement, on confie à l'avocat et député Joseph-Guillaume Barthe, qui séjourne alors en Europe, le mandat d'entreprendre des pourparlers avec l'Institut de France en vue d'obtenir une affiliation et de solliciter des dons pour la bibliothèque et le musée. Barthe obtient l'inclusion de l'Institut sur la liste de distribution de livres du ministère français de l'Agriculture, le don des publications de l'Académie des sciences, l'engagement d'Adolphe Tiers à joindre ses œuvres à celles de l'Académie et le don par le baron de Montgandry de spécimens zoologiques. En mars 1855, les musées impériaux de France transmettent à Barthe leurs catalogues avec instruction d'indiquer les objets qu'il désire obtenir pour la collection de l'Institut canadien jusqu'à concurrence de 10 000 livres françaises. En 1856, enfin, l'Institut reçoit des ateliers de moulage du Louvre des plâtres de la Vénus

79. *Le Pays*, 19 mai 1855.

80. Lettre de J. G. Barthe à M. De Monmerque, membre de l'Institut de France, reproduite dans *Le Pays*, 1^{er} avril 1854.

81. *Le Pays*, 22 décembre 1854.

de Milo, de l'Appolon du Belvédère, du Groupe du Laocoon, de la Nympe de Fontainebleau et du candélabre de la salle du conseil de Fontainebleau⁸². Ces copies sont immédiatement exposées dans la salle de concert du Marché Bonsecours et présentées comme les «seules copies qui se trouvent sur le Continent d'Amérique⁸³». Le tout suscite un enthousiasme sans équivoque au sein des journaux locaux:

(...) de toutes les choses qui ont été exhibées jusqu'à présent au cours de l'année, il n'en est pas de plus dignes, d'aussi dignes peut-être, de l'admiration (du public) et de son patronage que les objets d'art désignés dans l'annonce de l'Institut canadien qui paraît sur le journal depuis quelques [sic] temps. Ces objets, vrais chefs-d'œuvre d'exécution, sont de fidèles copies (...) des originaux qu'ils représentent, autres chefs-d'œuvre de célébrité universelle et qui ont fait l'admiration de l'Ancien Monde comme des voyageurs de toutes les parties du globe qui ont pu se procurer le noble plaisir de les contempler et l'avantage de s'en instruire; car pour les intelligences et les natures d'élite l'aspect et l'étude de ces productions du génie et de l'art le plus parfait sont une source inépuisable d'enseignements et d'inspirations⁸⁴.

L'affrontement entre l'Institut et le clergé local repoussera cependant la fondation du musée. Dans trois lettres pastorales publiées au printemps 1858, M^{gr} Ignace Bourget, évêque de Montréal, condamne en effet l'Institut et interdit sa bibliothèque aux catholiques. Il enjoint sa direction de retirer de sa bibliothèque les livres à l'index, ce que celle-ci refuse. Cette première confrontation avec l'évêque de Montréal entraîne une baisse substantielle du nombre de membres: 135 quittent l'Institut en avril, la plupart pour rejoindre les rangs des libéraux modérés. Parallèlement, l'acquisition en 1854 de l'édifice de la rue Notre-Dame avait engendré un endettement considérable⁸⁵ et l'état général des finances est encore aggravé par la faiblesse des subventions gouvernementales reçues par l'Institut.

Le «collectionnement» se poursuit néanmoins. En 1861, le prince Napoléon Joseph Charles Paul Bonaparte (dit le prince Jérôme) fait don à l'Institut de son portrait et de celui de la princesse Clotilde, son épouse, ainsi que de gravures et de 157 volumes «de la plus haute importance⁸⁶». On expose le tout dans une des salles. De même,

82. *Le Pays*, 3 janvier et 6 mars 1855; *La Minerve*, 17 juin 1856.

83. *La Minerve*, 17 juin 1856.

84. *La Minerve*, 10 juillet 1856.

85. *Le Pays*, 8 avril 1854, 4 mai 1854, 19 mai 1855.

86. *Le Pays*, 23 novembre 1861.

l'Institut semble continuer de collectionner les portraits de grands personnages, dont 44 ornent les murs de ses salles en 1864⁸⁷.

Entretemps, en 1864, l'indemnité obtenue à la suite de l'expropriation d'une partie de son terrain par la Ville de Montréal, qui procède à l'élargissement de la rue Notre-Dame, soulage les difficultés financières de l'Institut. La nouvelle configuration du terrain l'oblige cependant à ériger un nouvel édifice en pierre de taille, à trois étages, sur le site de l'ancien bâtiment, au numéro 111 de la rue Notre-Dame. Avec l'inauguration de ses nouveaux locaux en 1866, l'Institut connaît un second souffle⁸⁸ et, douze ans après avoir mis en branle le projet de musée, celui-ci se concrétise finalement.

On dispose au deuxième étage du nouvel édifice des collections «d'objets rares, de phénomènes de la nature, de souvenirs historiques⁸⁹», dans un espace à aires ouvertes mesurant 24,4 mètres de long par 17,4 de large⁹⁰. Les moulages obtenus du Louvre sont placés en évidence sur des piédestaux, sur les côtés de la salle. À compter de ce moment, le musée profite du dynamisme et du dévouement de son conservateur, Gonzalve Doutre, jeune avocat et secrétaire correspondant de l'Institut. En plus de céder sa collection personnelle de 600 pièces de monnaies, il se lance dans une campagne de sollicitation auprès des ambassades et consulats installés à Washington afin d'obtenir objets et artefacts de l'étranger. Les résultats sont probablement inespérés car, au cours de la seule année 1866, le musée reçoit des dons de divers gouvernements: États-Unis; Terre-Neuve, Nouveau-Brunswick, l'Île-du-Prince-Édouard; Colombie; République du Libéria; Italie; Prusse; Belgique; République Hanséatique; Pays-Bas; Île Maurice, Cap de Bonne-Espérance et du Canada⁹¹. Napoléon III fait pour sa part don d'une importante collection de gravures et de photographies⁹².

C'est toutefois des particuliers que semble provenir la majorité des objets liés à l'histoire nationale. En 1866, le musée de l'Institut reçoit ainsi une bombe «lancée par les Anglais sur l'Hôtel-Dieu lors du siège de Québec»; des boulets «qui ont servi durant la rébellion de 1837»; des reçus signés de la main de Bigot et des Assignats de la République française; la canne du colonel de Salaberry; un morceau

87. *Le Pays*, 14 janvier 1864.

88. Lamonde, «Les archives...», 81, 85-86.

89. *Annuaire de l'Institut Canadien pour 1866*, 10.

90. *Annuaire de l'Institut Canadien pour 1866*, 3.

91. *Annuaire de l'Institut Canadien pour 1866*, 11-14.

92. *Annuaire de l'Institut Canadien pour 1866*, 10-11, 14; *Le Pays*, 29 mai et 25 octobre 1866.

de corail rapporté des Bermudes par un exilé de 1837-1838 et une lettre datant du 24 juin 1723. La collection de monnaies atteint à ce moment, grâce aux dons privés, 1 000 spécimens⁹³.

Se concentrant avant tout sur l'art et l'histoire, la collection du musée de l'Institut canadien est conçue comme multidisciplinaire et encyclopédique:

Le musée est une encyclopédie matérielle. (...) Ce n'est pas seulement un sentiment de curiosité qui a motivé l'établissement du musée de l'Institut, c'est encore un sentiment patriotique, puisque au moyen de ce musée on peut faire connaître les richesses de notre pays, ses bois, ses minéraux, etc. Un autre sentiment s'y mêle encore, c'est le désir de se rapprocher de l'Infini, en réunissant sous les yeux ces phénomènes de la nature, qui défient le talent et le génie humain. Enfin l'âme, l'esprit et le cœur sont tour-à-tour [sic] satisfaits, lorsqu'on se promène dans un vaste musée où toutes les beautés de la nature et du travail humain sont concentrées de manière à pouvoir être vues sans effort comme sans fatigue. Le musée est donc le complément de toute société littéraire et scientifique⁹⁴.

L'absence de documents faisant état du contenu intégral de la collection du musée de l'Institut canadien rend impossible une étude plus approfondie de son contenu. Bien que les sources demeurent parcellaires, certaines remarques peuvent tout de même être avancées. En accord avec les orientations idéologiques de l'Institut, qui s'oppose à la domination anglaise et prône la laïcisation de l'État, la collection historique paraît ainsi se préoccuper exclusivement de l'histoire de la France et du Québec. On y note la présence révélatrice de quelques témoins de la Révolution française et des Rébellions de 1837-1838. De même, contrairement à l'école historique qui prévaut alors et qui privilégie la Nouvelle-France, la collection ne semble contenir aucune référence religieuse.

À peine le musée de l'Institut canadien est-il officiellement créé que reprend l'affrontement avec M^{gr} Bourget, ce qui met virtuellement fin à ses activités. En 1865, l'Institut avait fait appel auprès de Rome pour faire atténuer la position prise par le prélat en 1858. En 1869, le Saint-Office donne raison à M^{gr} Bourget: l'Institut canadien est condamné pour avoir propagé des doctrines pernicieuses. L'évêque interdit à tout catholique d'y adhérer, somme à nouveau l'Institut d'expurger sa bibliothèque, place son *Annuaire* à l'Index et excom-

93. *Annuaire de l'Institut Canadien pour 1866*, 11-14.

94. *Annuaire de l'Institut Canadien pour 1866*, 10.

munie les membres qui s'entêtent. En novembre 1869, le décès du typographe Joseph Guibord, membre actif de l'Institut, porte la confrontation à son apogée. Le curé, conformément aux directives de son prélat, lui refuse la sépulture ecclésiastique et n'accepte finalement de l'enterrer que dans la partie du cimetière de la Côte-des-Neiges réservée aux enfants morts sans baptême. L'Institut encourage la veuve Guibord à s'adresser aux tribunaux afin d'obtenir, pour feu son époux, une sépulture civile dans la partie du cimetière réservée aux catholiques, ce que lui accorde la Cour supérieure. Après six ans de tribulations judiciaires, Guibord est finalement inhumé en 1875 sous escorte policière⁹⁵.

Cette condamnation, en plus d'isoler l'Institut canadien, nuit considérablement à sa situation financière⁹⁶, qu'aggrave encore la crise économique généralisée des années 1870⁹⁷. En conséquence, à compter de 1869, le musée semble cesser toute activité. En décembre 1880, l'Institut vend l'immeuble bâti en 1866, ce qui lui permet d'effacer la dette accumulée. Il conserve toutefois ses livres et sa collection dans l'espoir d'en assurer la pérennité. La Ville de Montréal, le *Mechanic's Institute* et l'Université McGill refusent tour à tour d'abriter une bibliothèque frappée d'interdit et c'est au *Canadian Club* que l'Institut la prête en janvier 1882, pour ensuite la reprendre en 1885 et la céder au *Fraser Institute*⁹⁸. Quant à sa collection, l'Institut confie vraisemblablement ses pièces de numismatique à la *Numismatic and Antiquarian Society of Montreal*⁹⁹. Les sculptures, les gravures et les photographies sont données à l'*Art Association of Montreal*, qui installe en 1883 les moulages du Louvre dans de nouvelles galeries de sculptures aménagées à l'est de son bâtiment¹⁰⁰. Quant aux reliques historiques et aux spécimens d'histoire naturelle, on ignore leur sort.

La disparition du musée de l'Institut canadien coïncide à peu près avec les premières tentatives de la *Numismatic and Antiquarian Society of Montreal* (NASM) de mettre sur pied un musée d'histoire

95. Paul Massicotte, «L'Affaire Guibord», *Montréal: artisans, histoire, patrimoine* (Montréal, Société historique de Montréal, 1979), 137-148.

96. Lamonde, «Les archives...», 81-87.

97. Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain...*, 89-90.

98. Charles Robillard, «La bibliothèque de l'Institut Canadien», *Bulletin des recherches historiques*, 41 (1935): 114-122; Lamonde, «Les archives...», 83.

99. *Minute Book. Numismatic and Antiquarian Society (1866-1888)*, assemblée mensuelle du 21 juin 1881; assemblée spéciale du 7 février 1882.

100. *Art Association of Montreal. Report of the Council to the Association for the Year Ending December 1883* (1883), 9, 27; *Art Association of Montreal. Report of the Council to the Association for the Year Ending December 1886* (1886), 22.

permanent. Depuis sa fondation, en 1862, celle-ci accumule à un rythme soutenu, grâce aux dons de ses membres et de sociétés similaires avec lesquelles elle entretient une correspondance régulière à travers l'Europe et les États-Unis, une collection axée autour des monnaies et médailles, que viennent compléter des tableaux et diverses reliques du passé canadien. Dès le départ, ses officiers caressent le projet de constituer un musée qui en permettrait la mise en valeur. La mission de la NASM, telle que fixée en 1866 dans ses *Constitutions*, consiste en effet à assurer «the promotion of Numismatic and Antiquarian Research by bringing together persons possessed of information or kindred topics, and by forming a Library and Museum of coins, medals and Antiquities¹⁰¹».

À compter des années 1870, la NASM cherche à concrétiser ce projet de musée. Elle entame, en janvier 1871, des négociations avec la *Natural History Society of Montreal* (dont l'intérêt pour la numismatique lui est certainement connu) en vue d'exposer ses collections dans son musée. En plus de lui louer sa salle du conseil pour ses assemblées mensuelles, la NHSM accorde à la NASM une petite surface de son musée afin qu'elle puisse y exposer une partie de ses collections, qui seront accessibles aux membres une journée par semaine¹⁰². On annonce immédiatement dans le *Montreal Directory* l'existence de ce nouveau «Museum open to visitors free on application to the president or secretary for a pass¹⁰³». La chose semble cependant rester dans un état relativement embryonnaire. En 1874, après que la NASM ait à nouveau sollicité de la NHSM la jouissance d'un espace de 1,2 mètre par 1,5 mètre destiné à la mise en valeur de ses collections, cette dernière consent non seulement à lui octroyer l'espace demandé, mais se déclare disposée à lui céder toute la collection numismatique et archéologique qu'elle expose et à lui transférer les dons qui lui seraient faits dans l'avenir dans ces domaines. Des ressources humaines et financières limitées empêchent cependant la NASM de saisir cette occasion¹⁰⁴. Elle cherchera à nouveau à obtenir un espace permanent auprès de la NHSM en 1877 et en 1878, puis en 1879 auprès de l'*Art Association of Montreal*¹⁰⁵, qui dispose alors d'un nouvel édifice à peine inauguré, mais sans succès.

101 *Minute Book. Numismatic and Antiquarian Society (1866-1888), Constitutions* (1866).

102 *Minute Book. Numismatic and Antiquarian Society (1866-1888)*, assemblée du 18 janvier 1871.

103. *Lovell's Montreal Directory, 1871-1872*, 585.

104. *Minute Book. Numismatic and Antiquarian Society (1866-1888)*, assemblées mensuelles des 11 février et 22 avril 1874.

105. *Minute Book. Numismatic and Antiquarian Society (1866-1888)*, assemblées mensuelles des 18 septembre 1877, 18 janvier, 18 février et 19 mars 1878, 27 janvier, 18 février, 18 mars, 24 mars et 15 avril 1879.

Sans lieu d'exposition fixe, la NASM canalise ses activités vers d'autres avenues. En plus de publier plusieurs catalogues de numismatique et, à compter de 1872, le *Canadian Antiquarian and Numismatic Journal*, elle produit quelques expositions historiques à vocation commémorative. Elle tiendra par exemple une exposition au *Mechanic's Institute* en 1877 portant sur l'introduction de l'imprimerie en Angleterre en 1477 par William Caxton et son évolution au cours des quatre derniers siècles en Europe et au Canada, et formulera un projet d'exposition soulignant l'inauguration du musée de l'*Art Association of Montreal* en 1879. En 1887, elle célèbre son 25^e anniversaire par une exposition de plus de cent portraits historiques, gravures et objets anciens accompagnée d'un catalogue. En 1892, dans le cadre des festivités entourant le 250^e anniversaire de Montréal, elle tient une exposition semblable que l'on annonce comme «Musée numismatique et d'antiquité. Exposition d'antiquités canadiennes¹⁰⁶» — ce qui explique vraisemblablement les hésitations de son conseil à appuyer le projet du musée Lasalle de Raymond Beullac autrement que par des vœux pieux.

Enfin, la NASM participe pleinement au milieu de l'histoire montréalais, si bien qu'en 1876 elle contemple brièvement la possibilité d'une fusion avec la Société historique de Montréal. En 1882, ses membres procèdent à une levée de boucliers lorsque la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours est menacée par un projet ferroviaire. Elle contribue aussi à la propagation de l'histoire au sein de la société montréalaise par diverses activités culturelles et sociales dont l'installation, en 1891, de plaques historiques soulignant le 250^e anniversaire de la ville ainsi que la promotion de monuments à Maisonneuve et à Jeanne Mance.

Le début des années 1890 marque donc l'intensification des démarches de la NASM en vue de concrétiser le premier musée historique permanent de type savant à Montréal. En octobre 1893, elle organise au *Mechanic's Institute* une assemblée de ses membres et des citoyens de Montréal en vue de mettre au point une stratégie de préservation du Château Ramezay. Sont entre autres présents, le sénateur Edward Murphy, le vicomte de la Barthe, l'échevin Perreault, H. J. Tiffin, J. B. Léonard, Lucien Huot, H. Lyman, E. Lyman, E. H. Parent, D. Lighthall, J. C. Robillard et James Grant. Le sénateur Murphy allègue que

106. *Minute Book. Numismatic and Antiquarian Society (1866-1888)*, assemblées mensuelles des 26 avril 1877, 15 avril 1879, 15 mars 1887 et 18 janvier 1888; *Montreal Daily Witness*, 19 juin 1887; *Le Monde*, 30 juin 1887; *La Minerve*, 17 août et 14 septembre 1892.

la ville devrait acheter cette propriété pour y installer d'abord la bibliothèque civique et enfin un musée historique (...) et généalogique. De cette façon, le Château Ramezay restera ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire un souvenir du passé, une période de l'histoire de notre pays et il deviendra en même temps un endroit où l'on pourra contempler les accessoires de l'histoire¹⁰⁷.

Une motion est votée qui encourage le maire à convoquer une réunion spéciale du conseil municipal afin d'étudier l'opportunité de cette acquisition. Une requête officielle est ensuite soumise au conseil:

À son honneur le maire et à messieurs les échevins de la cité de Montréal:

Attendu que l'édifice, la propriété du Gouvernement, connu sous le nom de Château de Ramezay, occupé par la Cour des Magistrats et situé sur la rue Notre Dame de cette Cité, est annoncé pour être vendu par vente publique et est ainsi exposé à être démoli;

Attendu que le Château de Ramezay est une des rares constructions historiques, datant de la Domination Française, qui aient été conservées à ce jour;

Attendu que depuis longtemps le public de cette cité réclame l'avantage de posséder une Bibliothèque et un Musée Publics.

Vu que le Château de Ramezay est avantageusement situé pour cet objet et qu'il est désirable qu'il soit conservé comme une relique de l'époque pendant laquelle il a été construit.

Nous soussignés électeurs de la Cité de Montréal, vous prions respectueusement de vouloir bien en faire l'acquisition pour le conserver et en même temps le dédier à l'établissement d'une Bibliothèque et d'un Musée Publics¹⁰⁸.

La Corporation de la ville de Montréal procède à l'achat du Château Ramezay en 1893 «with the intention of preserving the building and establishing in it a free archeological, scientific and historical museum¹⁰⁹» et, en 1895, le conseil municipal et la NASM signent un bail par lequel cette dernière en devient locataire¹¹⁰. Pour les membres de la *Numismatic and Antiquarian Society of Montreal*, le bâtiment devient objet de musée. Peu avant l'ouverture officielle du musée, le juge Louis-François-Georges Baby, président de la NASM, se félicite

107. *La Minerve*, 10 octobre 1893.

108. «Requête demandant que le Château de Ramezay soit acheté pour être converti en bibliothèque et musée publics», Archives, Musée McCord d'histoire canadienne, M6948.

109. *Catalogue of the Château Ramezay Museum* (1898), 2.

110. *La Minerve*, 25 mars et 26 avril 1895.

en termes non équivoques du succès de la démarche en se référant au modèle américain de préservation historique:

Le président a fait allusion au soin tout particulier avec lequel le peuple des États-Unis a conservé des vieux monuments de son histoire. Pendant son récent voyage dans le Sud, il a remarqué que plusieurs objets du temps de la colonie avaient été conservés, principalement à Richmond, Virginie. Entre autres objets il a pu voir le vieux fauteuil présidentiel, un vieux poêle de dix pieds de haut, les portraits des gouverneurs dont un grand nombre ont été des lords célèbres dans l'histoire d'Angleterre¹¹¹.

Après un investissement de plus de 2 500\$ en réparations pressantes, on inaugure le musée, en présence de l'élite de la société montréalaise, en avril 1896, après plus d'un an de préparations intensives¹¹². Il connaît immédiatement un succès de foule: au cours de son premier mois d'ouverture, plus de 16 000 personnes le visitent¹¹³ et, en 1897, il accueille entre 32 000 et 35 000 personnes¹¹⁴.

Le discours historique que l'on y tient sera influencé par les idéologies contemporaines. Durant le dernier tiers du XIX^e siècle, la Confédération est en effet proposée comme «la solution idéale pour les Canadiens-français: d'une part, une province où l'identité culturelle sera préservée; d'autre part, la participation à un grand pays appelé à un développement économique fantastique¹¹⁵». Ce nationalisme canadien s'impose comme idéologie importante au sein de laquelle se rejoignent les milieux d'affaires et politiques canadiens-français et canadiens-anglais. Dans ce contexte, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, un discours historique national émerge dont l'intérêt premier est la promotion de l'unité du pays:

The primary purpose of the new generation of Canadian historians was to narrate for their compatriots the story of how collectively they had struggled to raise the united province to its present stature, overcoming both the wilderness and an irresponsible elite. (...) History was for them a continuum, and their first task was to provide a credible line of descent. But they were also to bring open discord to a close, to end the partisan, racial and other divisions of the past, and to fashion a new, unifying

111. *La Minerve*, 25 avril 1895.

112. *La Minerve*, 26 avril 1895, 10 avril 1896; *Montreal Daily Witness*, 19 octobre 1895; *Montreal Gazette*, 16 avril 1898.

113. *La Minerve*, 29 avril 1896.

114. *Montreal Gazette*, 16 avril 1898.

115. Roy, *Histoire des idéologies...*, 48.

identity. From a history of struggle they would forge a national consensus¹¹⁶.

(...) the awakening of a larger sense of nationality imparted a determination to trace the life of the «New Dominion» to its roots and to establish the patterns by which the past gave birth to the present. The young men of the Canada First movement in the early 1870's were acutely conscious of the need to familiarize Canadians with the exploits of their forefathers in order to strengthen self-confidence in the «new nationality». (...) Like other forms of literary expression that mirrored the distinctive experiences of Canadians, history was looked upon as an indispensable index of maturing nationality¹¹⁷.

À ses débuts, la *Numismatic and Antiquarian Society of Montreal* constitue avant tout un lieu de sociabilité de la bourgeoisie anglophone de Montréal. Au cours des années 1863-1870, les anglophones composent ainsi 78,4% du conseil de la société, puis 81,8% durant la décennie 1871-1880¹¹⁸. On retrouve au sein de la NASM des membres de ce noyau anglophone relativement stable qui anime les sociétés savantes et artistiques locales et leurs musées: R. B. Angus, George Durnford, John Lovell, William Notman, A. T. Taylor et Henry J. Tiffin adhèrent simultanément à la NASM et à l'*Art Association of Montreal*. John Stevenson Brown, James Ferrier jr., Edgar Judge, Robert Wallace McLachlan et John S. Shearer en font autant avec la *Natural History Society of Montreal*. Stanley Clarck Bagg et Henry Chapman fréquentent ces trois sociétés, alors que le sénateur Edward Murphy et Henry Lyman sont associés au *Mechanic's Institute*. On note encore, dans les registres de la NASM, la présence de plusieurs membres anglophones d'autres sociétés qui, sans être membres en règle, lui font régulièrement des dons d'objets. Les membres francophones de ces sociétés, qui n'y constituent qu'une faible minorité, sont liés aux mêmes sociétés que leurs collègues anglophones. J. A. U. Beaudry et le juge Wurtele de l'*Art Association of Montreal*, Louis-Adolphe Hugué-Latour, Alfred Larocque et Hector Peltier de la *Natural History Society of Montreal* seront ainsi très actifs au sein de la NASM. Mentionnons enfin l'adhésion de Gonzalve Doutre, officier de l'Institut canadien et conservateur de son musée.

À mesure que se développe une bourgeoisie canadienne-française des affaires qui adhère à l'idéal canadien¹¹⁹, la proportion de franco-

116. Taylor, *Promoters, Patriots and Partisans...*, 152.

117. Berger, *The Writing of Canadian History...*, 2.

118. *Minute Book. Numismatic and Antiquarian Society (1866-1888)*.

119. Roy, *Histoire des idéologies...*, 47-60; Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain...*, 167-175.

phones et d'anglophones sur le conseil de la NASM tend à s'équilibrer avec 66,7% d'anglophones entre 1881 et 1890, puis 52,3% de 1891 à 1899¹²⁰. Une telle évolution est unique parmi les sociétés savantes et artistiques de l'époque, qui demeurent dirigées par des anglophones jusqu'à la fin du siècle.

Dès l'annonce initiale du projet en 1896, on précise que la mission première du futur musée est de «réveiller et de développer chez le peuple le culte de ses gloires nationales»:

Tous les pays soucieux de conserver la religion des grandes figures et des actions d'éclat qui ont illustré leur histoire ont eu cette idée et l'ont menée à bonne fin. Notre jeune pays est assez riche en souvenirs historiques de toute sorte, notre histoire contient assez de noms célèbres, pour que nous puissions, nous aussi, espérer réussir dans la fondation d'une galerie de ce genre. C'est une œuvre véritablement nationale et patriotique à laquelle la Société de Numismatique et d'Archéologie de Montréal convie les hommes de bonne volonté¹²¹.

Le juge Baby se trouve au cœur de la réalisation du musée. Collectionneur passionné d'histoire et ancien ministre de l'Intérieur du gouvernement Macdonald-Cartier, il a de l'histoire une vision pan-canadienne. Il le démontre en rappelant, dans un discours ultérieur à la fondation du musée, les intentions qui ont présidé à sa création:

Through a deep-rooted love of Canada's history and untiring efforts made in that direction, we succeeded most happily, some five years ago, in impressing on the public mind the necessity of preserving for posterity, this historical mansion (...). Our aim went further still than the preservation of the Château; our society desired to fill up a gap that for the many, incredible as it may seem, was not apparent — the lack of a public museum, together with a canadian historical picture gallery and a free public library¹²².

L'examen du catalogue de l'exposition publié en 1898 permet de constater l'équilibre qui s'établit dans le traitement historique des deux régimes au musée du Château Ramezay, qui expose plus de 500 objets historiques. On y trouve ainsi 20 dessins d'armoiries rela-

120. *Minute Book. Numismatic and Antiquarian Society (1866-1888); Minute Book of the Numismatic and Antiquarian Society (1888-1897)*.

121. «Galerie et musée historiques du Canada», *La Société d'archéologie et de numismatique de Montréal* (1896), 1.

122. «Address of the Honourable Judge Baby, President of the Numismatic and Antiquarian Society of Montreal, to the A.L.A.», manuscrit, Archives, Musée McCord d'histoire canadienne, M6948.

tives à l'histoire du Canada et 144 portraits de grands personnages des deux régimes (la royauté française et anglaise, de François I^{er} à Victoria; les vice-rois; les gouverneurs de la Nouvelle-France et du Canada; les intendants; des gouverneurs de Montréal; des évêques, des figures religieuses importantes, des missionnaires et des fondatrices d'institutions; les principaux militaires des régimes français et anglais, de l'invasion américaine de 1775, de la guerre de 1812 et des rébellions de 1837-1838; des trafiquants de fourrures du Nord-Ouest sous les deux régimes; et diverses célébrités politiques et civiles des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles). Quantitativement, ces portraits constituent une représentation à peu près égale des dirigeants, militaires, clercs et citoyens importants des régimes français et anglais, ainsi que des clergés catholique et protestant. De plus, alors que l'idéal canadien est intimement lié au développement du potentiel économique national, l'exposition fait aussi une place au commerce et à l'industrie, dont quelques représentants anglophones de l'époque sont représentés dans la galerie des portraits.

On retrouve encore dans l'exposition 46 documents originaux datant des deux régimes (manuscrits, plans, cartes, autographes, actes notariés) et 39 livres anciens. Les 71 objets anciens concernent notamment l'histoire de Fort Ticonderoga et de Louisbourg mais aussi l'histoire de Montréal. Cent une scènes historiques (huiles, gravures, aquarelles) tapissent les murs des diverses salles. Les nations autochtones ne sont pas non plus oubliées avec 77 objets et artefacts archéologiques provenant du Canada, des États-Unis et d'Alaska. À cela s'ajoute une quantité indéterminée de médailles et de monnaies¹²³.

Cette politique d'équilibre s'étend jusqu'aux activités sociales de la NASM, comme le confirme un «*five o'clock tea*» organisé par le comité des dames en novembre 1896:

Il y avait vingt jeunes canadiennes-françaises et vingt jeunes anglaises vêtues à la mode du 18^e siècle, exhibant ces toilettes Louis XV aux couleurs si vives et variées et aux dessins si originaux et portant perruques poudrées avec, pour relief, les figures les plus animées, les joues les plus roses que l'on puisse voir. (...) le tout Montréal s'était donné rendez-vous pour rendre hommage aux grandes dames évocatrices du passé et à celles qui ont entrepris de perpétuer chez-nous le culte des choses nationales et la vénération de ce monde de gloire où vivaient nos aïeux¹²⁴.

123. Musée La Salle. *Catalogue illustré*, 2; *Catalogue of the Château Ramezay Museum*.

124. *La Minerve*, 16 novembre 1896.

C'est également ce cadre idéologique qui colorera, à compter des années 1880, les activités de collectionnement de David Ross McCord qui, grâce à la fortune familiale, entreprend la constitution d'une collection d'objets liés à l'histoire canadienne.

Fondées sur les intérêts scientifiques et artistiques de sa famille, ses vastes collections fort bien documentées témoignent de son engagement envers les idéaux du mouvement «Canada First» et de l'impérialisme canadien. McCord partage en outre le point de vue victorien sur l'importance du citoyen dans la société et sa capacité à changer cette société. (...) Ces idées, conjuguées au goût pour l'étrange, à la valorisation du sublime et à la passion de documenter chaque événement de l'histoire canadienne par tous les moyens ont mené à la constitution d'une collection d'une étendue et d'une richesse stupéfiantes. Principalement choisies pour leurs associations historiques, les acquisitions de McCord personnifient les acteurs et leurs actes dans l'histoire du Canada¹²⁵.

Lors de la création du Musée McCord d'histoire canadienne en 1922, cette collection comptera «entre quinze et vingt mille objets sur des thèmes aussi variés que les cultures autochtones du Canada, la Nouvelle-France, la guerre de Sept Ans, la guerre de 1812, l'Arctique et les scientifiques canadiens¹²⁶».

Contrairement à celles de l'Institut canadien, les activités muséales et sociales de la *Numismatic and Antiquarian Society of Montreal* se distinguent donc par une politique de conciliation entre Canadiens-français et Canadiens-anglais. À l'aube du XX^e siècle, le discours historique que tient le musée du Château Ramezay procède avant tout du libéralisme modéré pour lequel le développement économique du pays et son unité politique vont de pair. Son exposition présente, jusqu'à bien avant dans le XX^e siècle, un équilibre soigneusement entretenu entre le régime français et le régime anglais. Fruit d'une perception «unifiée» de l'histoire, il traduit bien, en cette fin de siècle, les aspirations nationales communes d'une bourgeoisie locale qui n'est plus exclusivement anglophone.

* * *

La muséologie de l'histoire à Montréal est l'aboutissement d'un lent processus qui s'étend sur le XIX^e siècle. Ce n'est qu'avec la dernière décennie du siècle, dans le contexte des célébrations du

125. Pamela Miller, «David Ross McCord», Miller et Young, *La famille McCord...*, 84.

126. Donald Wright, «La croisade de David Ross McCord», Miller et Young, *La famille McCord...*, 88.

250^e anniversaire de Montréal, que l'histoire joint définitivement le monde des musées. Le divertissement historique se concentre alors dans des institutions comme l'*Eden Musée and Wonderland* et le musée Lasalle, alors que les démarches de la *Numismatic and Antiquarian Society of Montreal* se concrétisent dans la fondation du musée du Château Ramezay. Appartenant à des courants idéologiques divers, les musées historiques montréalais du XIX^e siècle tiennent des discours multiples, qui vont d'une histoire française et canadienne-française au musée de l'Institut canadien à un nationalisme canadien au Château Ramezay en passant par une glorification de la Nouvelle-France au musée Lasalle et au musée Eden.

Malgré ces quelques réalisations de fin de siècle, l'histoire demeurera, jusqu'aux années 1950, le parent pauvre de la muséologie québécoise. À Montréal, par exemple, les institutions historiques évoluent relativement peu durant la première moitié du XX^e siècle. De celles-là, le musée du Château Ramezay s'avère le plus durable, alors que le musée Eden demeure populaire jusqu'à sa fermeture en 1940. À ce paysage s'ajoutent, à compter de 1922, le musée McCord, fruit de quarante ans de collectionnement privé par David Ross McCord, puis le Musée militaire de Montréal, fondé en 1955 par la Société historique du Lac-Saint-Louis sous l'égide du philanthrope David Macdonald Stewart.

C'est essentiellement avec le développement de plusieurs musées d'histoire et de centres d'interprétation fédéraux, provinciaux et municipaux, de la fin des années 1960 au milieu des années 1980, que la muséologie québécoise de l'histoire prendra son envol. À Montréal, comme au siècle précédent, ce sont encore une fois les festivités entourant l'anniversaire de la fondation de Montréal qui, en 1992, engendreront le Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal (Pointe-à-Callière), le Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal et l'ambitieuse réfection du musée McCord d'histoire canadienne. Comme par le passé, ces institutions tiennent des discours historiques multiples et oscillent entre des contenus divertissants et savants.